

La lutte sénégalaise

Yvon Léziart a été membre du jury de la thèse de C.T. Wane, intitulée « *La lutte sénégalaise : contribution au développement des compétences en éducation Physique et sportive* ». (Université de Bordeaux 2, 2011). Il présente pour *Contre-Pied* un résumé de ce travail.

Cheik Tidiane Wane a soutenu une thèse sur la lutte au Sénégal et sur ses implications scolaires. L'intérêt de ce document repose sur la mise en relation entre la lutte sénégalaise, véritable institution nationale et les contenus scolaires à enseigner. La question est d'importance. Elle peut se décliner ainsi : Peut-on enseigner en EPS, l'activité sportive la plus développée dans le pays ? Si oui, que retenir de cette dernière pour établir des contenus à enseigner ?

La lutte sénégalaise traditionnelle se pratique essentiellement dans les zones rurales. En adjoignant la frappe aux pratiques de lutte séculaires, elle s'est particularisée et est devenue urbaine. Elle combine donc les techniques de la lutte traditionnelle aux coups de poings à mains nues en usage dans la boxe anglaise et assure ainsi une modernité aux pratiques traditionnelles. Cette pratique jouit d'un engouement populaire massif. Très médiatisée, la lutte déchaîne des passions et est exploitée à des fins commerciales. Le meilleur lutteur de l'année est un héros populaire et obtient des gains qui lui permettent d'entretenir une équipe à son service. Le vainqueur du tournoi annuel est adulé comme peut l'être un footballeur de très haut niveau en France. "C'est la seule discipline sportive qui puisse rapporter au pratiquant l'équivalent d'un salaire annuel d'un cadre en un seul combat".

La lutte sénégalaise possède donc un ancrage social puissant. Pour dépasser les évidences il est nécessaire, avant toute tentative de détermination de contenus scolaires, d'approfondir la connaissance anthropologique et technique de cette activité.

La lutte sénégalaise est structurée en écuries de lutteurs. Elles les regroupent autour de proximités locale, régionale, ethnique. Elles mettent donc en avant des sociabilités communautaires. Le Sénégal se compose de onze régions géographiques et est constitué de cinq

ethnies, dont deux, les wolofs et les pulars couvrent soixante dix pour cent de la population totale. Trois religions, islamique, catholique et animiste se côtoient et entretiennent de bonnes relations. La religion musulmane confère au marabout la responsabilité d'intercéder avec Dieu. Son rôle est essentiel. Il porte la tradition et définit les valeurs morales. Les animistes ont de rites ancestraux et rendent hommage aux esprits et aux ancêtres. Le Sénégal est donc profondément religieux. Se développent donc des formes de contre-pouvoir ethniques ou confrériques aux pouvoirs politiques dans les capitales régionales. Les pratiques de lutte n'échappent pas à ce marquage ethnique et religieux. Ainsi, chaque écurie a des pratiques magico-religieuses, des techniques de danse et de lutte et se réfère à un marabout particulier, véritable préparateur idéologique et mental des lutteurs. Ce dernier est présenté comme la deuxième force du lutteur. Des lutteurs d'une même ethnie ne s'affrontent pas. Une écurie est fortement structurée. Un champion est chef de file. Des lutteurs de second rang lui sont dévoués. Un champion d'une écurie rivale qui désire affronter un concurrent doit d'abord vaincre les lutteurs de second rang. Des managers gèrent les engagements et les gains des lutteurs. Les marabouts se chargent de maintenir favorable l'environnement spirituel du lutteur et de peser négativement sur celui de l'opposant (prières, amulettes, eau bénite...). Ils décident ainsi pour leur champion, du moment favorable pour entrer dans le stade, de la place à occuper sur le ring, de la danse à effectuer vers les supporters, du chant de lutte à exécuter... Les combats

donnent lieu à une mise en scène ou défile un interminable balai de rituels magico-religieux.

Ces pratiques et combats doivent être décrits pour mesurer l'impact de la lutte au Sénégal. Il ne s'agit donc pas d'une simple pratique sportive. Nous sommes face à une pratique sociale, religieuse, ethnique, rituelle et traditionnelle qui donne à la lutte une dimension nationale évidente.

Comment prendre en compte cette activité pour l'enseigner dans le cadre de l'éducation physique et sportive ?

Aux dimensions sociales de la pratique il faut évidemment ajouter les dimensions technico-tactiques de la lutte. L'objet de la lutte est d'amener son adversaire au sol ou de le mettre K.O. Il s'agit donc d'une recherche de déséquilibre et de maîtrise des frappes. Le combat alterne entre des arrachés (40%), des tassements (27%), des décalages (20%) et des hanchés (13%). Des registres de gestes techniques ne sont pas élaborés et offerts aux jeunes lutteurs. La transmission est orale et se mêle aux rituels magico-religieux.

Les Instructions officielles sénégalaises ont longtemps occulté la lutte des programmes d'enseignement malgré une volonté déclarée d'offrir (1971) "une éducation africaine prenant sa source dans les réalités africaines et aspirant à l'épanouissement des valeurs culturelles africaines...". Depuis 1983, la lutte simple (sans frappe) est inscrite dans les programmes et malgré l'intérêt que présente une activité qui peut être pratiquée sans moyens particuliers, les enseignants ne la programment guère.

.....

« Nous sommes face à une pratique sociale, religieuse, ethnique, rituelle et traditionnelle qui donne à la lutte une dimension nationale évidente. »

C.T. Wane construit ensuite une ingénierie didactique proposée aux enseignants. Il s'attarde à juste raison sur les images ou représentations que les élèves et les enseignants ont de cette pratique. Les lutteurs professionnels, managers, administratifs, griots, marabouts, entraîneurs ont été également consultés. Les résultats sont intéressants : 96,7% des élèves et 100% des enseignants connaissent la lutte. Les appréciations positives des élèves sont de 78,9%, celles des enseignants : 50,8%. Les élèves privilégient le caractère national de la pratique, le fait de pouvoir gagner beaucoup d'argent, d'être connu. Ils apprécient également l'ambiance, les chants, l'habillement des lutteurs... Les enseignants sont sensibles au caractère dangereux, violent de la lutte professionnelle. Ils souhaitent une suppression des frappes. Les acteurs de la lutte sont eux, très attachés au caractère spécifique et national de leur activité. "C'est le seul sport non importé".

L'auteur propose ensuite un cycle d'enseignement prenant en compte trois points : l'introduction de pratiques magico-religieuses et rituelles, l'organisation de la classe en écuries et la mise en place de différents rôles sociaux. Les combats en cercle sont présentés comme la situation de référence. Ces trois exigences doivent permettre l'émergence pour les élèves de savoirs techniques, de savoirs stratégico-tactiques et des savoirs culturels. Les compétences attendues sont : amener les élèves à combattre, occuper différents rôles sociaux (jusqu'au marabout), amener l'élève à imposer d'emblée un rapport de force favorable, décoder l'attaque de l'adversaire et y répondre.

Une analyse rigoureuse des séances conçues et présentées aux élèves clôt le travail de thèse. Sont pris en compte chez les élèves (6 études de cas sont réalisées) les représentations liées à l'activité et le rapport aux savoirs transmis.



Cette thèse est pour une grande partie centrée sur le rapport entre les activités sociales et l'EPS. Le questionnement est double : Choisit-on pour support d'enseignement, une activité sportive professionnelle, véritable phénomène national? Quels contenus d'enseignement transpose-t-on à partir de cette pratique? Ces questions sont universelles. Nous trouvons par exemple, des similitudes en France dans les rapports établis entre le football et l'EPS.

La thèse montre au niveau des représentations des différences sensibles entre les enseignants et les élèves : La morale contre la puissance sociale. Doit-on maintenir un enseignement de lutte sénégalaise au risque de proposer une activité identique aux pratiques professionnelles ou doit-on "édulcorer" cette pratique sportive au risque de lui faire perdre, auprès des élèves, toute signification sociale? Le choix, dans le cadre de cette recherche, a été d'inclure dans les enseignements une forte signification sociale en maintenant tout le décorum accompagnant les combats lors des rencontres sportives. La pratique scolaire est donc très proche

de la pratique sportive. Nous voyons ainsi poindre dans tous les types de transposition scolaire établis, le choix de la distance à établir entre ces deux entités. Il est de coutume d'opposer scolaire et sportif en ces termes. Construire des contenus proches de la pratique sociale éloigne dit-on des dimensions éducatives. La bascule se situerait à ce niveau.

Nous estimons que cette opposition est trop simple. Une pratique scolaire proche des pratiques sociales (dans ce cas marabout, soigneur etc...) peut développer des orientations éducatives fortes. Le CPS de la FSGT sous l'impulsion de J. Marsenach et de R. Mérand s'y était attaché. J. de Rette visait les mêmes perspectives dans la République des Sports. La position du curseur est un choix d'orientation d'enseignement. Elle exige quelque soit le choix fait, un traitement didactique des activités sociales. Se pose en permanence à ces différents niveaux de réflexion le rapport de l'EPS à la culture. ♦ [Yvon Léziart](#)